

LA NUIT

ISSN : 1953-6291

NUMÉRO SPÉCIAL

1 €

JUIN-JUILLET 2009

LA GUERRE DES MONDES AVARIÉS (I)

DE QUELQUES NOUVELLES MANŒUVRES
DE LA VIEILLE INTIMIDATION PAR LA CULTURE
OU
LA NOUVELLE ÉLITE À PEU DE FRAIS *

PAR IRÉNÉE D. LASTELLE

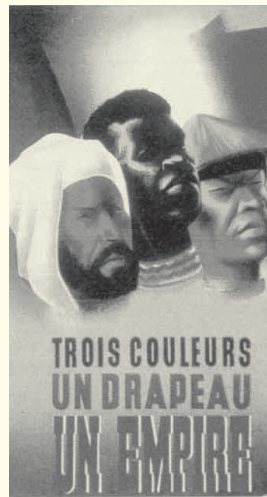
PARCE QU'IL SEMBLERAIT que trop de gens se refusent à poursuivre des interrogations qui lèvent sur un terrain miné, par peur sans doute de quelque tremblement du socle sédimentaire sur quoi repose toute la démonstration du sens commun et de la raison qui constituerait encore l'ordinaire de je ne sais quelle société controuvée, il s'en faut de beaucoup que, désormais, quoi que ce soit puisse encore passer par la culture. L'attente restera bouche bée. Au *vieux* ou au déjà-vu déjà-entendu refait, la relavure en tenue de combat pour le commerce de guerre, rien n'interdit d'usurper le temps des hommes pour une déconfiture supplémentaire. Difficile à croire, toutefois, que la persévérance en une telle matière puisse s'enorgueillir d'être conservatrice, sinon de son socle pourri que le progrès dévore. Conservateur de la pourriture et du progrès, par le progrès, c'est un beau titre pour qui croit pouvoir dominer la foule jugée hagarde en la lançant dans des expositions folles, où se démontre la vieille expropriation populaire et où se vérifie la politique de la marchandise. Le théâtre indifférencié ne va pas mieux que ne vont la peinture étale ou le marché des variétés monotones de la photographie qui, eux-mêmes, se comportent aussi mal que le cinéma, quand, à de rares exceptions près, tous ne sont que le spectacle et la poussière de cette misère qu'est devenue la liberté avide d'être à la fois "spectaculaire, individuelle et commerciale". Toutefois, et je m'adresse au premier chef à ceux qui en jugeraient que la prolongation d'une telle mésaventure vaut d'être écourtée, il ne suffit pas de penser qu'il n'est d'art véritable qui ne contienne, de façon certaine, poison ou remède, pour, devant la somme des menaces, se refuser à abdiquer en se satisfaisant d'imaginer qu'il s'agirait aujourd'hui de laisser cheminer, aux méandres de l'ennemi, l'élixir qui le changera en diable ou qui le fera disparaître. *Abandonnons l'art à ceux qui en sont devenus propriétaires, car il les tuera* est un propos tenu par un jeune homme fatigué à l'enthousiasme, une réponse pneumatique du désespoir. Le ressentiment, la frustration, qu'incarne si bien la bureaucratie de la culture, son dirigisme empreint de la plus parfaite et présomptueuse bêtise si justement traduite par son langage, ses leurre et son goût affiché pour le mordant de révoltes, jusque dans sa vêtue, sont eux aussi des ruses qui, même éventées, dureront tant que dureront les industries, leur marché et les institutions militaires d'une plaisanterie qu'il ne nous appartient pas de juger seulement mauvaise quoiqu'elle se repeigne en vert à défaut de jamais pouvoir verdoyer. S'il serait, à l'évidence, ridicule d'envisager de douter plus qu'un instant du peu de densité de promesses toxiques que contient toute entreprise, toute manifestation ou tout discours trouvant son juste écho dans les *media* et qui prétendrait rendre hommage ou dire quoi que ce soit d'intelligent, ou même de sensé, sur les œuvres de Marcel Duchamp, d'André Breton ou de Guy Debord, en revanche, il m'apparaît qu'il pourrait bientôt être souhaitable que toute restauration de bâtiments publics soit perçue pour ce qu'elle est, un saccage dès lors qu'elle sert la haine du temps, c'est-à-dire dès avant que se confirme qu'elle ne pouvait que servir, à la mesure de sa réalité, un dessein de pure et simple trahison. Quant à la reconstitution de quelques figures et de hauts lieux du passé, par exemple ceux de l'esclavage, lequel d'entre tous, lucide, n'y peut voir, sur le mode de la *fausse attaque*, un appel

à trouver bien assez bon, voire à omettre l'état de la passerelle de plus en plus étroite et branlante sur laquelle se tient, la mort à la boutonnière, le touriste des mises en scène de l'histoire ? Tandis qu'on l'instruit ainsi d'heures sombres disparues, le voilà spectateur ou chaland libre de contempler, sous l'œuvre de vitrification par la propagande qu'accomplit sans discontinuer la pédagogie administrative, la galerie des vestiges remontant en ses lieu et place une version officielle des temps historiques, prétendus ceux de je ne sais quelle servitude révolue. Qu'un public réclame ce passé parce qu'il le croirait

tel qu'en sa caricature, et s'en, il n'y a que la presse et les gouvernements, les syndicats pour le dire. Pour ma part je pourrais bien m'en déclarer navré, quoique touché de son goût affirmé pour les lanternes magiques, mais il se trouve que l'affabulation ne me fait pas rire, ni l'incongruité du résultat au regard du désir, plus que de rédemption, de *retour sur la terre*, qui avait fait, quoi qu'on en dise, les anciennes religions avant qu'il soit accaparé par les hiérarchies des institutions religieuses ; puis le mouvement révolutionnaire, avant qu'il ait été détruit par ceux, nombreux et si divers, qui l'auront conduit – d'un bord du gouffre au fond d'un gouffre. C'est ce qui, d'ailleurs, ne change rien.

Où en sommes-nous avec le temps ? Dans le dégoût de tout ce que souffre encore de subir, en matière d'inutilités rances et de prétendu savoir, la fraction infime de la population qui accorde aux porte-parole, aux revenants de la veille, de l'avant-veille, le moindre intérêt – à ces mots j'en sais un au moins qui se pavane –, s'entend, ces jours-ci, sous la duplicité armée de l'amende honorable et des regrets exprimés, une nostalgie redevenue avouable *du temps des colonies*, mais étrangement soulagée par la récente répartition du poids de ses crimes. Si les dévastations mortelles de nouvelles affaires servent d'arguties politiques à l'expression encore prudente mais sans complexe d'une telle nostalgie, je dois relever que ceux qui en font part s'autorisent de l'effroi que leur inspire, non pas l'horizon assombri par le pétrole en feu sur la terre rougie au sang, à tous les sangs d'autres bacchanales, mais ce qu'ils disent être la « corruption populaire » ou la « vénalité » venue d'un au-delà balayant les constructions de leur bien piètre historicisme, ou celles, dérisoires, de leur sociologie des religions, aux provinces si convoitées mais dont la sueur et le sang seraient atteints, faut-il qu'ils aient le sens de la formule, par la décadence. Cette décadence de la sueur de sang, ils la déplorent donc deux fois, la première quand elle les fait fuir de chez eux et la deuxième quand ils la retrouvent là-bas, parmi ces petits peuples de l'ancien monde qu'ils aimaient à dire préservés et auxquels l'administration coloniale aurait dû, suivant le conseil d'un anthropologue éclairé, songer à l'interdire. Il devient de plus en plus difficile au rêve administré de prendre l'air du soir au pied des minarets sans qu'il doive s'avouer que la dévastation n'était pas réservée au cœur industriel ravagé par la guerre mondiale, elle-même poursuivie dans la guerre industrielle, et à ce jour ponté d'autoroutes menant d'une banlieue industrielle de la Norvège à une banlieue commerciale du néant, cependant que l'exotisme, qui avait si bien buté sur sa propre impossibilité théorique mais qui avait su faire école de son extravagant succédané littéraire, *est aujourd'hui vendu sous forme prolétariée* par l'industrie du décor et de l'ameublement, après avoir été fabriqué en hâte par les nouveaux nègres, à coup de fouet d'un genre aussi abstrait qu'attendu. Ou le marché procèderait-il aujourd'hui d'un nouvel art de l'envol ?, *pour moi, en tout point résistible*, c'est ce qui me suffira, en guise de réponse, à l'évocation des arguments vendus par d'indigents cuistres gavés à de fameux droits, dont la solidarité d'avec les premiers ne recoupe pas même la lisière de l'ombre d'un doute. Au prolétariat qui fabrique comme à son

(suite page 2)



Affiche du gouvernement français

*. Cet article court sur deux feuilles, suivies d'une troisième, *La permanence de l'état d'exception*. L'ensemble paraîtra en feuilleton au cours du mois de juillet 2009.

DE QUELQUES NOUVELLES MANŒUVRES
DE LA VIEILLE INTIMIDATION PAR LA CULTURE
OU

LA NOUVELLE ÉLITE À PEU DE FRAIS (suite) :

double qui consomme, l’art échappe, qui n’est pas mieux *loti* chez les intellectuels de la démocratie que ne l’est, chez eux encore, le fief de l’histoire coloniale : confabulée, la paix du soir, si sereine à force d’être encadrée d’armées réservées, n’appartient pas d’aujourd’hui, ils ne l’ignorent pas, à l’internationale esclavagiste, son réel propriétaire, laquelle en abreuve d’autres fractions infimes d’autres foules, après les avoir circonvenues, elles aussi, et converties à l’appel du cauchemar climatisé dans quoi chacun doit se connaître avide d’en apprendre davantage sur l’imagination, sur l’art, ce qu’ils deviennent quand ils sont recueillis, brutalement hors de prix, *post mortem* ; et administrés par le pouvoir qui les exploite dévitalisés après les avoir combattus. La vérité est beaucoup plus simple, élémentaire, rudimentaire que ne veulent bien la dire tous ces truqueurs de l’histoire : la destruction à l’œuvre dans les pays centraux a rendu ceux-là invivables à l’élite qui s’est empressée d’aller chercher ailleurs la “fraîcheur de la vie” qu’elle ne trouvait plus là où elle s’était crue chez elle. Elle y a redécouvert la paix du soir, sous la protection de sa propre adminisrration. Elle en a profité pour importer, par exemple sous l’appellation d’art nègre, des fragments d’objets de culte et des bribes de civilisations qu’elle ne pouvait pas ou plus comprendre mais qu’elle aura appris à décrire dans le langage des diverses sciences humaines, et qu’elle aura troqués contre les armes de son nouveau savoir à l’abri de la même administration, plus soucieuse, elle, d’autres richesses et de main-d’œuvre. Je n’ai jamais rien vu d’aussi malmené par l’histoire qu’un concept de la sociologie, à moins que ce ne soit l’inverse. Qui a rappelé, encore ces jours-ci, la déception de René Caillié découvrant les « misérables maisons de terre de Tombouctou » ne pouvait évidemment pas la rapporter en public aux déceptions plus récentes, aux déclarations indignées de ses successeurs quand ils feignent de découvrir la lèpre urbaine « sans caractère » des banlieues européennes, dont ils se moquent comme de ce que deviennent ceux qui sont contraints d’y vivre. Mais l’enthousiasme d’une telle élite pour l’art ne se connaît pas de frein : aujourd’hui, ce sont les “friches industrielles” qu’elle envahit avec le concours d’une administration, toujours la même, pour en faire ses temples, les lieux de son embellie, après le départ des ouvriers dont elle regarde les outils de travail de la façon qu’elle enseigne comment chacun doit apprendre à voir un masque africain. Ainsi, se comprend mieux que, parmi les membres d’une telle élite, il soit de bon ton de reprocher aux descendants des anciens nègres de l’Europe d’être devenus “matérialistes”, aux anciens ouvriers de vivre vau-trés dans la consumérisme, tandis que la loi de la valeur ouvre ses musées des arts premiers, du charbon, de la porcelaine, du béret, du sel ou du chocolat, ou quand la sociologie au Brésil expose, pour justifier la construction d’un mur autour des *favelas* de Rio, qu’il faut cesser d’accabler la nature en débordant sur elle et qu’il convient aux habitants de tels taudis d’apprendre à élever leurs constructions *vers le ciel*. Je n’ai jamais rien entendu de pire, parmi les propos du carnaval de l’élite, que ses regrets exprimés de l’ancienne innocence heureuse, vaincue, perdue, corrompue par le “matérialisme”. Ce dernier rendrait, ces temps-ci, infréquentables les peuples les plus pauvres et les plus pillés de la « planète malade ». Avec l’innocence, ces peuples auraient aussi perdu leurs artisans ; en outre, il semblerait qu’ils polluent et plus que tout autre. Après avoir perdu à peu près tous ses artisans, sa paysannerie, ce que d’honorables historiens expliquent dans des livres par de savants exposés sur les bienfaits du “capitalisme” et qui leur vaut de mourir au moins décorés de la Légion d’honneur, ces jours-ci « La France a perdu un ami » à Libreville, « un culte œcuménique a été officié à la Cité de la Démocratie ». Dans la rue où errent les nouveaux esclaves du désœuvrement, entre les cubes de béton où la vie encasernée à peine apparue s’étiole, à minuit sous la lampe, au commencement chaque jour de tous les comptes à rebours, seconde après seconde égrenée par la machine infernale qu’est l’horloge sur laquelle nous allons tirer parce qu’il faut la détruire, l’aube est à réinventer.

Les déclarations peuvent être, ont été souvent la facilité même, l’occasion trouvée de s’en satisfaire, le jeu spectaclariste effrangé, inconsistant, qui se gargarise de lui-même, joue de sa rhétorique au bord de la falaise de carton où l’important consiste en la voix qui parle, son ton au vent libérant les chevelures. S’en tiennent aux effets ceux qui les prononcent, beaux parleurs dans le vide assurant la défaite, sous la tutelle qu’on sait, c’est-à-dire avec la garantie qu’il s’agira de faire flamber la paille au plus près de l’eau. C’était hier.

Aujourd’hui, la lumière promet d’être exceptionnelle, l’éclair illuminant tous les instants de l’histoire réduits bientôt à un seul, qui est leur vérité, com-

mémorée. La subsomption des siècles est nous-mêmes. Cette vérité n’a pas d’âge. Elle détient le pouvoir d’effacer la fameuse gloire de l’histoire, à quoi auront travaillé toutes les élites de *la réalité*, incarcérant les vérités et réduisant les vies en cendres.

De telles élites, auxiliaires de quelques autres moins visibles parce qu’elles mènent plus directement la guerre des mondes avariés, répandent, à cette *heure du bruit*, le bruit justement, rien que le bruit dûment instrumenté, de périls auxquels l’abstraction qu’est à leurs yeux l’humanité, incorrigiblement nommée de cette façon et à bon droit par la raison qui la conçoit, ne pourra faire face sans leurs sciences, alors que, plus simplement, elles, sciences et élites, ont déjà accepté, rien de nouveau, par la mise au pas qu’est la présente réforme générale, universelle, de leur réalité spéculée, de vouer *le vivier* humain à d’autres périls, au nom d’intentions salvatrices, lesquelles, brusquement, animeraient leurs employeurs, et qu’elles soutiennent, qui en douterait. Pour tant de sécurité qui avait été la basse promesse formée par l’insolence à la condition exclusive du travail forcé ou commandé, et pour tant de plaisirs qui avaient été conçus par l’imagination au pouvoir, afin qu’ils soient vendus au titre de distraction et de récompense à ceux qui en sont morts, à d’autres qui y auront survécu et qui auront cru, à tort, pouvoir s’y attacher, partout ce qui avait été dit l’inviolable aura été violé. Le touriste, savant de tant d’histoire, en visite dans l’Afrique subsaharienne, à Manosque, dans le bassin lorrain, vient s’épouvanter, un peu tard il me semble, des conquêtes du diable, c’est-à-dire de la disparition des civilisations, des traditions, où l’esthète en lui venait chercher la couleur qu’il y apportait lui-même. Qu’en dit-il de la loi ubuesque propre à la dictature d’une économie politique que l’historicisme progressiste, la sociologie politique, la police à l’intérieur ou à l’extérieur des religions, n’ont cessé de soutenir et de révéler, en échange d’un strapontin à l’université, d’une place aux églises, à toutes les académies ; des rentes qui les rendent acceptables ; de voyages pour les spécialistes sur le terrain des autochtones, retour après la conférence ou le colloque ; des déclarations les plus favorables au maintien du *statu quo*, ou d’aveux d’oppositions convenues, destinées à durer le temps de leur agrément ou des moyens de leur agrément ? L’essentiel aura été, serait, que la plaisanterie se poursuive, c’est-à-dire qu’elle le puisse, par l’exploitation, et d’abord par la formation de nouvelles recrues. Il n’y en aura pas. Elle ne le pourra pas.

De nouveaux périls s’annoncent, en effet, qui ne sont pas seulement ceux dont il est tant parlé. Les élites ont toujours prétendu honorer la misère. Gangrenées, elles se sont fait admirer par la misère, lui retournant un peu de l’éclat de leur gloire obtenue à peu de frais en la faisant connaître admirable elle aussi à la condition qu’elle reste telle, et puisqu’à vrai dire elles n’ont jamais su, ni voulu rien de mieux. La discrétion ou le secret, les difficultés de la tâche, celle supposée de la connaissance, leur incompatibilité décisive avec les compromis, les aura éloignées de ce qu’on aurait pu croire qu’elles se proposeraient, à l’écart des recherches opportunistes. J’ai le regret de leur apprendre qu’il se pourrait qu’elles basculent bientôt dans un silence de mort, conviées à l’état d’exception qui, de tout temps, fut le leur, parce qu’il est celui de chacun, de tous, jusqu’au sein de la contrefaçon du monde qu’elles ont inventée pour s’en protéger. L’heure et le leurre ne durent qu’un temps. Il serait vain de croire que seules l’Afrique traditionnelle ou ce qu’on a osé appeler “la culture du sel” ont le privilège de s’anéantir. Bientôt, il n’y aura plus nulle part de ces artisans nés pour être contemplés par de si merveilleuses élites qui les vantaient en même temps qu’elles les taisaient et qu’elles les pillaient, plus personne pour se faire valoir par une connaissance intéressée d’aucun travail ; pour habiter les maisons que d’autres avaient construites ; pour rétablir contre eux la troublante science économique conçue par leurs prévaricateurs ; pour concevoir une histoire de l’art écrite par ceux qui n’ont jamais peint ni sculpté tandis que ceux qui peignaient et qui sculptaient ne savaient pas écrire, ou une “géopolitique” concalculée par des machines au service du délabrement invouable auquel en est arrivée n’importe quelle science reconnue d’importance par le contrôle de l’industrie mondiale, dont la raison, l’unique raison scientifique, est la longue conservation, l’extension et le développement durable des domaines et des prérogatives du pouvoir de l’Etat.

Une heure restée inattendue de ces élites, quoique, par définition elles la craignent, est arrivée, qui n’est pas de gloire. La gloire va disparaître, son monde perclus, dans le chaos dont elle a contribué à revêtir l’ordre, avec ses fausses couleurs, son brio grotesque, ses néologismes, et pour finir, son ignominie. L’apocalypse dont l’orchestre, l’appareillage, prétendent nourrir les foules inquiètes ou désespérées révèle, non pas les fins dernières, mais d’avantage les tristes menées et aspirations de ces histrions de la culture, d’autres, qui jouent de l’unité, de la diversité, de la différence pour un périple transcrit sur la carte postale de leur *curriculum vitae*.

(suite, la semaine prochaine.)